

Chefs-d'oeuvre fin de siècle

André Brochu

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37712ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2000). Compte rendu de [Chefs-d'oeuvre fin de siècle]. *Lettres québécoises*, (100), 19–20.

ROMAN
André Brochu

Chefs-d'œuvre fin de siècle

*Le dernier quart du vingtième siècle a vu naître, au Québec, plusieurs écrivains d'avenir ;
mais il a surtout enregistré la consécration de talents majeurs.*



MALGRÉ LA PRIME À LA NOUVEAUTÉ, la balance finalement penche en faveur des aînés. Leur reconnaissance méritée est un atout inestimable pour notre littérature, qui a bien besoin d'œuvres au sens plein du mot, c'est-à-dire d'entreprises d'écriture où toute une vie se trouve engagée.

Le vrai roman d'une vie

Au terme d'une production soutenue qui comporte plusieurs grandes réussites, dont *Bonheur d'occasion*, *Ces enfants de ma vie*, *De quoi l'ennuies-tu*, *Éveline* et sans doute aussi *La petite poule d'eau*, *Alexandre Chenevert*, *Rue Deschambault*, *La rivière sans repos*¹, Gabrielle Roy est passée à la pratique de l'autobiographie au sens strict.



Gabrielle
Roy

Dès ses premiers livres, et en particulier le quatrième, *Rue Deschambault* (qui a suscité l'admiration d'un lecteur aussi exigeant que Jacques Brault), l'auteure avait commencé de rédiger ce qu'on peut appeler le récit de soi, travail qu'elle a poursuivi dans plusieurs recueils de nouvelles intimistes qui présentaient, sous des déguisements minimaux, son univers familial et personnel. La figure de la mère surtout, mais aussi celle du père, y atteignent un grand relief.

Loin de procéder à une idéalisation qui les priverait de substance, Gabrielle Roy se contente de les épurer pour ne laisser apparaître que les traits marquants, parfois tragiques, débarrassés de la scorie des anecdotes. C'est dans *Le miroir du passé*² où l'auteure, Marie-Anna A. Roy, sœur de Gabrielle, revendique bien haut le monopole de la vérité, que le père apparaît sous des traits idéaux et faux, inspirés directement par l'idéologie rurale lénifiante.

Que trouvons-nous, dans *La détresse et l'enchantement*³, qui ne soit déjà compris dans les textes semi-autobiographiques ? Une abondance de détails sur cette famille pauvre de Saint-Boniface ? Rien, en fait, de systématique à cet égard ; et surtout, aucune riposte en bonne et due forme au *Miroir du passé*, dont l'acrimonieuse auteure chargeait sa cadette de bien vilains défauts. La magistrale biographie de François Ricard⁴ rassemble les renseignements disponibles sur une enfance sans doute choyée, mais non dépourvue de « petites misères », puis sur une existence qui a eu sa large part de joies et de souffrances.

L'autobiographie, construite comme une œuvre d'art, tend moins à renseigner sur les vicissitudes de la vie de son auteure qu'à construire l'histoire d'une intériorité, celle d'une femme passionnément attachée

aux réalités humaines, aux visages, aux voix, aux regards, à ces détails presque imperceptibles où se dépose la qualité — Simone de Beauvoir aurait dit la *saveur* — d'une vie. La nature est elle aussi au rendez-vous, saisissante, particulièrement quand elle s'agrandit soudain aux dimensions du couchant sur lequel se découpe la frise des figures humaines, ou qu'elle met en scène la fraternelle solitude d'un groupe d'arbres au milieu de la plaine. Le titre le dit bien : c'est l'émotion qui fait tout le prix de *La détresse et l'enchantement* (et de sa suite, *Le temps qui m'a manqué*), parce qu'elle ouvre le récit de l'existence à la conscience de ce qui fait l'essentiel de ce monde. L'accès à cet essentiel suppose sans doute une sublimation difficile des forces mauvaises en soi, des petites, une salutaire ouverture à l'autre. L'écriture de Gabrielle Roy est intimement liée à cette épuration et à cette conversion à l'universel.

Le roman du désir

Au tableau des réussites éclatantes des vingt-cinq dernières années, il faut certainement inscrire *Les fous de Bassan*, d'Anne Hébert⁵, qui a remporté (comme *Bonheur d'occasion* en 1947) les honneurs du Femina, l'un des prix français les plus prestigieux. Cette histoire d'un fait divers, le meurtre de deux jeunes filles par leur cousin, survenu au cours des années trente quelque part le long de la péninsule gaspésienne, est un extraordinaire morceau de littérature. Les techniques romanesques les plus élaborées, une écriture d'une poésie aiguë font de cette histoire qui pourrait être pénible une interrogation concrète et en même temps troublante des puissances charnelles auxquelles sont en proie les humains. Il y a donc une dimension universelle dans ce livre, mais pas une dimension humaniste pour autant, s'il est vrai que l'humanisme est une variante idéologique de l'idéalisme. Or, l'inspiration de la romancière est résolument matérialiste et déprise de ce que Nietzsche appelait l'illusion des arrière-mondes.

Ce qui frappe chez Anne Hébert, et particulièrement dans ce roman, c'est le mélange de beauté dans l'écriture et de vérité terrible dans le contenu. Les êtres représentés, des descendants de loyalistes américains vivant en vase clos depuis plusieurs générations, sont les victimes d'une contrainte sociale qui étouffe le désir et empêche, par là, l'affirmation de la vie. Or, du pasteur Jones au mauvais garçon, Stevens, en passant par ses cousines, l'une aguichante (Nora) et l'autre plus belle encore et plus réservée (Olivia), les diverses intériorités sont les proies d'une pulsion



Anne Hébert

amoureuse qui ne peut s'exprimer autrement que dans l'agression et le scandale. La religion n'est, pas plus que l'ordre social avec lequel elle se confond en partie, apte à endiguer le torrent. Le pasteur l'illustre bien, lui qui s'éprend des mêmes jeunes filles auxquelles s'attaquera Stevens et provoque, par là, le suicide de sa femme. Et le discours de l'Évangile fournit à chacun la matière pour construire son soliloque existentiel. Chacun, de façon naïvement sacrilège, s'identifie au Christ et détourne à son profit la transcendance. C'est ainsi que, sur le Verbe fait chair, se calque le destin de Nora, quinze ans, devenue nubile...

On peut voir l'ensemble de l'œuvre d'Anne Hébert, et spécialement *Les fous de Bassan*, comme une immense tentative pour combattre le mensonge du puritanisme (et du jansénisme) qui a vicié le rapport au monde de l'homme américain en général et du Canadien français, du Québécois en particulier.

Le Québécois et son rêve

Avec Michel Tremblay, le roman cesse d'être une entreprise avant tout formelle et acquiert une grande transparence, puisque l'écriture se met tout entière au service du contenu. À l'heure des expérimentations du nouveau roman, devenues passablement académiques, l'auteur des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*⁶ sonne le retour à une poétique romanesque beaucoup plus accessible et fait la nique aux diktats abstraits d'un roman tourné vers sa propre théorisation. La langue qu'il

utilise se rapproche de l'idiome populaire, non du discours savant, elle en a les incorrections *relatives* (car où est la norme ? à Paris ou à Montréal ?) et la santé.

La santé de Tremblay découle essentiellement d'un rapport privilégié au peuple, qu'on trouvait aussi chez des dramaturges tels que Gratien Gélinas et Marcel Dubé. Mikhaïl Bakhtine a montré ce que de grands écrivains comme Rabelais et Gogol doivent à l'inspiration populaire, manifestée notamment dans le carnaval, et c'est une dimension carnavalesque fort authentique qui fait le prix des *Chroniques*... de Tremblay, principalement des quatre premiers tomes de sa suite romanesque.

Un thème est particulièrement révélateur : celui du rêve, qui nous entraîne d'abord, grâce à Josaphat-le-Violon, dans tout un univers de chansons et de contes profondément enracinés dans la vérité du pays. Puis le rêve est incarné par la figure attachante et grotesque d'Édouard, ce travesti qui rit de soi et qui rit de tout et qui gravite autour des grandes vedettes du théâtre burlesque — la Pouné, Juliette Petrie. Le rêve est aussi incarné par le touchant Marcel qui, sous la direction ambiguë des tricoiteuses, évolue implacablement du génie (enfantin) à la folie, voyant son rêve peu à peu troué, mis en pièces comme le chat Duplessis, animal fabuleux que la vie du rêve lui avait rendu après sa mort. Le rêve, c'est aussi la littérature dans laquelle la grosse femme trouve le réconfort dont la prive la platitude de la vie quotidienne. Elle accouchera d'ailleurs de l'écrivain, cet être capable de voler le rêve à ceux qui le vivent spontanément, pleinement, tragiquement, pour en faire une œuvre qui apportera aux lecteurs la possibilité de s'évader sans se perdre à jamais (comme Marcel) dans la forêt des songes.

Michel Tremblay a créé, dans notre roman, une série de personnages fortement caractérisés et enracinés dans des milieux précis : la famille, le quartier, la communauté religieuse, l'école, le théâtre, la *Main*, la croisière, et jusqu'à Saint-Germain-des-Prés... Ses personnages, comme ceux de Balzac ou de Proust, reviennent d'un livre (ou d'une pièce de théâtre) à l'autre, à la fois réels et mythiques par leur capacité de désigner le réel tout en interrogeant la grande énigme de l'humanité dérisoire et souffrante, laquelle souvent n'a pas d'autre ressource que de clamer sa propre ineptie tout en dénonçant le sort qui l'accable. À cet égard, dans *Le premier quartier de la lune*, Albertine psalmodiant ses misères du haut de son balcon devant toute la rue assemblée est l'expression incomparable du génie de l'auteur, capable d'élever le quotidien jusqu'au faste sacré de la plus grave, la plus essentielle comédie, celle de tous les temps et de tous les peuples.



Michel Tremblay

Serge Patrice Thibodeau

Poésie

Le Roseau

Avec *Le Roseau*, Serge Patrice Thibodeau démontre encore une fois son talent indéniable de versificateur avec la rigueur et la précision qui a toujours caractérisé son écriture.

En cette année de leur vingtième anniversaire, les Éditions Perce-Neige sont honorées de publier le dixième livre en dix ans de publication d'un des poètes les plus couronnés en Amérique du Nord.

ISBN 2-920221-85-X
14,95 \$

© 2000, Les Éditions Perce-Neige Itée. Tous droits réservés.

1. Ces ouvrages ont tous été repris dans la collection « Boréal compact ».
2. Marie-Anna A. Roy, *Le miroir du passé*, Montréal, Québec Amérique, 1979.
3. Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal, 1984, et *Le temps qui m'a manqué*, Montréal, Boréal, 1997.
4. François Ricard, *Gabrielle Roy. Une vie*, Montréal, Boréal, 1996.
5. Anne Hébert, *Les fous de Bassan*, Paris, Seuil, 1982.
6. Michel Tremblay, *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, 6 tomes parus : *La grosse femme d'à côté est enceinte*, Montréal, Leméac, 1978 ; *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*, 1980 ; *La duchesse et le roturier*, 1982 ; *Des nouvelles d'Édouard*, 1984 ; *Le premier quartier de la lune*, 1989 ; *Un objet de beauté*, Leméac/Actes Sud, 1997.